

Du milieu du brasier émergeait une courte tige de fer, dont le gros bout plongeait dans le feu.

Le jeune homme prit la tige, la retira du feu et montra l'autre extrémité, déjà rougissante, à Gaston de Beaulieu qui lut gravé dans le feu ce mot : *lâche!*

Le gentilhomme eut un cri de rage et d'horreur.

—Oh ! pas cela ! la mort ! la mort ! fit-il avec la plus grande agitation.

—La mort, non ; mais la trace d'un éternel opprobre ! fit son implacable ennemi.

—Mais qui es-tu, démon, et que t'ai-je fait ?

—Qui je suis ? La vengeance ! Ce que tu m'as fait !... Quand je te tiendrai sous moi expirant, je te dirai mon nom, et alors que comprendras quels sont tes crimes et tes forfaits.

Et le jeune homme, les yeux fulgurants de haine et dont les éclairs jaillissaient à travers les trous de son masque, s'était dressé, menaçant, en face de Gaston de Beaulieu qui frémissait sous ses terribles regards.

—Oh ! les yeux de la bohémienne ! murmura Henri, frappé de stupeur et de crainte.

## CHAPITRE V

### La bohémienne du Pont-Neuf.

Pendant le règne de Louis XIII et au commencement de celui de son successeur, le Pont-Neuf avait présenté un aspect fort original.

Il était devenu un des lieux de promenade les plus fréquentés de Paris. La foule de badauds s'y pressait autour des joueurs de gobelets, des bateleurs, des charlatans, des baladins et des chanteurs forains.

Le terre-plein, les abords de la place Dauphine étaient couverts de tréteaux, de boutiques ambulantes.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, Montdor et Tabarin y avaient élevé un théâtre qui attirait les bourgeois et les seigneurs, et rivalisait de popularité avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

C'était le beau temps pour les tire-laine et les coupeurs de bourses, qui se faufilaient dans la foule, et enlevaient adroitement manteaux et escarcelles aux spectateurs, ébahis devant les lazzi et les grosses plaisanteries de Tabarin ou d'un de ces successeurs.

La veille du jour où Henri de Souvré et Gaston de Beaulieu furent si inopinément arrêtés dans la forêt de Bondy, nos deux jeunes gens traversaient le Pont-Neuf vers trois heures de l'après-midi, et s'étaient arrêtés en attendant auprès d'un artiste forain qui attirait la foule autour de lui.

C'était le fameux Philippe le Savoyard à qui Boileau fait allusion lorsque parlant des poésies de Neuf-Germain et de la Serre, il dit :

...Et dans un coin relégués à l'écart,  
Servir de second tome aux airs du Savoyard...

Celui-ci chantait une mazarinade fort goûtée, car les rires et les applaudissements s'élevaient bruyamment à la fin de chaque couplet.

L'opposition à cette époque n'avait pas la presse pour se manifester ; elle se faisait jour dans les chansons.

Le thème roulait sur l'avarice du cardinal, sur ses relations avec la reine ; on connaît l'opinion de Mazarin sur ces manifestations de la malignité populaire : " Qu'ils chantent, pourvu qu'ils paient "

Gaston de Beaulieu, tout dévoué à la cour, se montrait fort scandalisé des mordantes satires du chanteur.

Il lui aurait fait un mauvais parti, si son jeune compagnon, le comte de Souvré, ne l'eût prudemment retenu et si un incident inattendu ne fût venu faire une heureuse diversion.

En ce moment, en effet, débouchait sur la place formée à l'extrémité occidentale de la Cité, une jeune fille d'une étrange beauté, portant un costume des plus pittoresques.

Adorable de formes, les bras nus, ronds et potelés, les poignets ornés de larges bracelets d'or, brune de peau, les yeux grands et pleins de flammes, la jambe fine et bien galbée, se dessinant sous un maillot rose, la taille serrée élégamment sous un corsage de velours rouge, échancré sur sa poitrine qui débordait d'opulence, les hanches bondissantes dans une courte basquine de soie semée de paillettes d'or, le pied bien cambré, chaussé de petits souliers rouges à cothurne : telle était la charmante apparition qui vint tout à coup mettre fin au succès du chanteur caustique, accaparer les regards de la foule et attirer l'attention du comte de Souvré, et surtout de son inflammable compagnon, le marquis Gaston de Beaulieu.

La jeune baladine s'arrêta au milieu de la place, et aussitôt un cercle épais de curieux se forma autour d'elle.

Elle était accompagnée d'un grand diable de valet, vêtu en jocrisse, qui fit ranger la foule.

Ce jocrisse avait l'air assez emprunté dans ses fonctions ; sa figure, dure et énergique, n'avait rien de cet air niais qu'affectaient d'habitude les pîtres forains.

Dolorida, ainsi se faisait appeler la jeune baladine, agita le tambour de basque qu'elle tenait à la main, frappa quelques coups en manière de prélude, de sa petite main fine et nerveuse, fit une pirouette sur le haut de ses orteils et salua gracieusement les spectateurs.

Pendant le mouvement circulaire qu'elle accomplissait pour envoyer son sourire à la ronde, elle pâlit tout à coup, son œil eut un éclair fauve.

Son regard venait de s'arrêter sur le marquis de Beaulieu.

Elle réprima vite la sensation qu'elle avait éprouvée et qu'un observateur prévenu eût pu seul remarquer.

Henri de Souvré n'était nullement prévenu contre la bohémienne qu'il voyait pour la première fois ; il n'avait aucune raison de suspecter ses sentiments à l'égard de son ami ou de lui-même ; mais c'était un esprit très-circonspect, très-clairvoyant, toujours en éveil ou en alerte, et à qui aucun détail, aucune circonstance n'échappaient.

Il saisit donc, dans son rapide éclair, l'expression de haine qui jaillit de l'œil de la baladine et en fut vivement frappé.